

CENTRE D'ÉTUDES SUPÉRIEURES DE LA RENAISSANCE
Le savoir de Mantice

ÉCHANGES ÉPISTOLAIRES
AUTOUR DE PÉTRARQUE
ET BOCCACE

Sous la direction de
Sabrina FERRARA



PARIS
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR
2021

www.honorechampion.com

INTRODUCTION

En juin 2019, le Centre d'études supérieures de la Renaissance à Tours réunissait dans ses locaux une équipe de spécialistes de Pétrarque et de Boccace pour discuter des réseaux personnels, politiques et culturels que leurs échanges épistolaires ont tissés. Le questionnement, qui a suscité l'intérêt des familiers de ces questions ces dernières années¹, est assurément au cœur des rapports entre les deux écrivains, objet d'une reproblématisation visant à nuancer la position critique qui insistait sur la traditionnelle subordination du *Certaldese* vis-à-vis de son aîné.

Les six cent vingt-cinq épîtres de Pétrarque et les vingt-cinq de Boccace qui sont parvenues jusqu'à nous témoignent de la démarche différente adoptée par les deux amis envers leur correspondance. Pétrarque a fait de ses épîtres un monument supplémentaire à sa construction autobiographique sous une forme littéraire, d'une grande élégance à l'imitation de l'épistolaire cicéronien. On doit aussi la préservation de l'épistolaire de Pétrarque à sa célébrité et au soin presque dévot de ses amis, notamment florentins, la « *legio devota* » de l'épître XVI de Francesco Nelli², avec Lapo di Castiglionchio, Zanobi da Strada, Francesco Bruni, Coluccio Salutati entre autres³. En revanche, les missives de Boccace, par la tonalité de sa prose, les propos qui y sont formulés, l'épanchement dont souvent elles sont porteuses, s'apparentent davantage à des documents

1. Je renvoie à la bibliographie citée par les contributeurs à la fin de ce volume.

2. Pétrarque lui-même évoquera quelques années plus tard, entre 1362 et 1363, ce groupe d'amis et de confrères de travail, cf. *Sen.* I 5, III 1.

3. Pour sa part, Pétrarque a bien conservé trente épîtres de F. Nelli, aujourd'hui dans le *Par. lat.* 8631 de la BnF. La première, et jusqu'à aujourd'hui la seule, édition intégrale est due à Henri Cochin, *Un ami de Pétrarque. Lettres de Francesco Nelli à Pétrarque publiées d'après le manuscrit de la Bibliothèque Nationale*, Paris, Champion, 1892, ouvrage republié avec des adjonctions biographiques et des amendements textuels dans l'édition italienne de 1901 (Henri Cochin, *Un amico di Francesco Petrarca. Le lettere del N. al Petrarca pubblicate di su un manoscritto della Nazionale di Parigi*, Firenze, Le Monnier, 1901). En 1958, Ernest H. Wilkins a publié un nouvel agencement des épîtres avec une datation modifiée par rapport à celle de Cochin (Ernest H. Wilkins, « A Survey of the Correspondence between Petrarch and Francesco Nelli », *Italia medioevale e umanistica*, I, 1958, p. 351-358, à présent in *Id.*, *Studies on Petrarch and Boccaccio*, Padova, Antenore, 1978, p. 89-94).

intimes et personnels ; alors que les spécialistes de Pétrarque ont à juste titre fait de ses épistolaires un modèle pour les humanistes. Cependant, et malgré leur nombre réduit, les rares épîtres de Boccace couvrent certains des espaces qui seront propres à l'épître d'époque humaniste. Il s'agit des colloques entre amis, mais aussi des débats érudits (épîtres à Pétrarque ou Barbato da Sulmona, ou la XX, « Insigni militi » à Pietro da Monteforte, qui a été évoquée par Marco Petoletti), ou du débat sous la forme innovante de 'traité' (XXIII, « Theocritus syragusanus » à Martino da Signa), ou pour communiquer avec les membres du cénacle composé autour du *magister* (XIX, « Generose miles » à Iacopo Pizzinga), objet de l'attention de Paolo Viti.

Si les épîtres de Boccace s'avèrent être moins façonnées, moins peaufinées au niveau littéraire, moins élégantes dans le style et la langue par rapport à celles de Pétrarque, elles se distinguent par leur variété et livrent un échantillon fort représentatif de l'oscillation entre traditionalisme et expérimentation audacieuse qui a accompagné le parcours littéraire de leur auteur. Un exemple de cette tension expérimentale est constitué par les très rares lettres en vulgaire : deux éditées dans le *corpus* « Epistole e lettere » de l'édition Mondadori, à Francesco dei Bardi, texte exceptionnel, véritable nouvelle épistolaire sur la vie et la langue napolitaine, et celle à Leonardo del Chiaro, petite note de caractère professionnel ; mais plus encore la lettre politique « consolatoria » à Pino de' Rossi dont s'est occupée Elsa Filosa. Celles-ci permettent de rajouter une pièce supplémentaire au tableau de Boccace épistologue qui se présente ainsi multiforme, original et novateur.

L'histoire littéraire atteste cependant qu'entre la proposition épistolographique, soignée et construite pour une autobiographie, avancée par Pétrarque, et celle résolument personnelle et spontanée dans son aspect autobiographique, c'est la première qui s'est imposée.

Les études recueillies dans ce volume, en plus de fournir des analyses ponctuelles des différentes épîtres et d'aborder des thématiques pointues (voir Paolo Rigo), des interprétations parfois en nette opposition avec la position la plus répandue de la critique (voir Marco Ariani), ont le mérite indiscutable de fournir des points de vue dissemblables par rapport à la *vulgata* concernant le rapport d'allégeance de Boccace envers Pétrarque, appuyé par une partie des spécialistes (voir les études d'Ilaria Tufano et de Marco Veglia) ; tout en retrouvant l'originalité du *Certaldese* dans un tempérament instinctif et souvent écorché vif, empêchant toute 'construction' personnelle, mais résolument indépendant, libre et surtout

chaleureux (voir Loredana Chines). En même temps, en élargissant la perspective géographique et collective, on a exploré de nouvelles pistes liées au large réseau épistolaire qui se noue autour des deux écrivains (Niccolò Acciaiuoli, qui a été abordé par Marco Cursi, la famille de' Rossi soumise à l'étude de Laura Regnicoli et Elsa Filosa, ou Benintendi Ravegnani sur lequel s'est penchée Monica Berté, ou bien la correspondance entre Francesco Bruni et Pétrarque analysée par Igor Candido).

La communication épistolaire entre les deux écrivains (voir la reconstitution de leurs échanges par Albanese/Pontari) ainsi qu'avec leurs correspondants occupe une place de premier plan pour la reconstruction de l'espace culturel de cette fin du XIV^e siècle (Enrico Fenzi en donne une démonstration prégnante en suivant les vicissitudes de l'*Africa*), avec toutes les tensions et fluctuations entre la *via nova* qui s'ouvrait à l'humanisme, et la *via antiqua* permettant d'autre part de cerner les prémisses de cet élément distinctif de l'époque humaniste qu'est l'échange culturel par missive. Ce n'est pas un hasard si Coluccio Salutati, dans une épître à Francesco da Brossano datée du 24 décembre 1375, trois jours après la mort de Boccace, peut affirmer « omne quidem temporis nostri decus, quod circa Petrarcam effloruit, citra Iohannem emarcuit »⁴.

Les essais qui suivent sont disposés presque spontanément dans les deux axes qui ont organisé les discussions et qui sont résumés, en guise de prologue, par Luca Marcozzi : 1. les rapports entre Pétrarque et Boccace qui se dessinent à travers leurs échanges (Albanese/Pontari, Petoletti, Rigo, Ariani) et 2. le réseau culturel, politique mais aussi familial autour des deux écrivains (Tufano, Chines, Viti, Fenzi, Cursi, Regnicoli, Filosa, Candido, Veglia, Berté).

I

Le point de départ ne pouvait donc être que la correspondance entre Boccace et Pétrarque par laquelle Luca Marcozzi (*Petrarca e le sue reti epistolari, da Firenze all'Europa*) introduit son étude, qui remplit parfaitement son rôle d'exorde au volume. Le critique romain fait en outre le point sur les plus récentes recherches dans ce domaine, en particulier sur le *Progetto di Rilevante Interesse Nazionale* (Prin) au titre évocateur

4. *Epistolario di Coluccio Salutati*, éd. par F. Novati, I, Rome, Istituto Storico Italiano per il Medio Evo, 1891, p. 223-228.

Itinera (2017-2020) visant à reconstituer le réseau d'amis et de correspondants de Pétrarque. Le but est d'esquisser la réalité historique et culturelle de l'Europe du XIV^e siècle, en déplaçant les critères de recherche d'intérêt particulier, souvent local, vers une dimension historique et interculturelle qui permet d'élargir le champ de vision, tant vers une attention portée aux différentes interactions entre les protagonistes que vers une approche qui inclut et lit les épîtres dans un contexte historique et culturel plus vaste. S'attardant sur Pétrarque, sans doute le plus prolifique parmi les épistoliers du XIV^e siècle, le plus international par ses réseaux culturels mais aussi politiques, Marcozzi souligne : « [l]'ampio ventaglio di finalità perseguita da Petrarca con i propri epistolari offre uno spaccato importantissimo e senza paragoni quantitativi di diversi aspetti e protagonisti della società e della cultura europea del pieno Trecento, anche per l'amplissima distribuzione geografica che va dall'Inghilterra alla Germania, da Napoli a Cipro, dalla Provenza alla Boemia e che prevede un numero altrettanto ampio di destinatari, di obiettivi e di tipologie testuali » (p. 23).

Parmi ceux-ci, Giovanni Boccaccio se démarque assurément, du moins pour l'intensité de la communication. La tradition critique fait remonter leur premier échange à une épître en vers aujourd'hui perdue que le *Certaldese* a adressée à l'Arétin avant leur première rencontre à Florence, sur la route de Rome où il se rendait à l'occasion du Jubilé de 1350. Les circonstances de cette rencontre et de ce premier contact poétique et épistolaire sont évoquées dans les deux *Familiars* XI 1 et XXI 15, et pour ce qui est du carme dans l'épître métrique III 17, adressées à Boccace. La *Fam.* XI 1 datée du 2 (ou 3) novembre 1350 inaugure ou entretient aussi – si on suit la proposition différente de G. Albanese qui fait remonter leur premier contact à l'épître *Mavortis milix extrenue*, de 1339 – la réciprocité d'un dialogue épistolaire qui se prolongera pendant toute l'existence des deux écrivains. Ce dialogue connaîtra une intensification certaine dans la dernière partie de la vie de l'Arétin après la mort de Francesco Nelli, en 1363. Marcozzi souligne en effet que les trente-deux lettres de Pétrarque à Boccace sont divisées de façon inégale (dix *familiars* sur 350, dix-huit *seniles* sur 127, mais avec le dernier livre, le XVIII qui lui est entièrement dédié, une *metrica*, une *varia* et deux *miscellaneae*).

Malgré cette correspondance qui a été intense des deux côtés, les témoignages textuels qui sont parvenus livrent aux lecteurs d'aujourd'hui un échange à l'apparence déséquilibré. La tradition a transmis uniquement cinq épîtres de Boccace à Pétrarque (six si l'on compte le *Carm.* V,

c'est-à-dire l'épître métrique *Ytalie iam certus honos*) sur vingt-cinq contre les trente-deux de ce dernier sur trente-sept qui ont été dénombrées selon les dernières investigations de Gabriella Albanese et Paolo Pontari livrées dans l'étude présentée ici (*L'edizione della corrispondenza fra Petrarca e Boccaccio : nuove epistole e nuove interpretazioni*) ; parmi ces cinq épîtres, trois seulement sont véritablement des missives personnelles (X, « Ut huic epistole », XI, « Oppinaris, virorum egregie », XV, « Ut te viderem, preceptor inclite »), les deux autres étant un exercice rhétorique (II, « Mavortis miles ») et une épître officielle de la commune de Florence (VII, « Movit iam diu »)⁵. Albanese et Pontari, dont on attend la prochaine édition critique et commentée accompagnée de la traduction de cette correspondance, fournissent ici d'importantes mises à jour de l'échange par rapport aux études précédentes de Wilkins (1963) et d'Albanese elle-même (2003)⁶, ainsi que le premier catalogage complet avec une révision de la chronologie que Pontari illustre dans la deuxième partie de l'article. Un avant-goût des nouveautés que cette édition apportera est donné par certains exemples qui montrent bien l'évolution du stade γ au stade α des épîtres de Pétrarque à Boccace, consistant dans les modifications des formules initiales ou conclusives, ou bien dans le processus de « dé-historisation ». C'est une édition qui, comme les deux auteurs l'expliquent, a la caractéristique d'être replacée dans son contexte historique et autobiographique, laissant donc à part l'aspect littéraire des épistolaires de Pétrarque dont les deux chercheurs ont repris le texte γ sur la base du manuscrit 146 B du Balliol College d'Oxford. Ils suivent une ligne chronologique qui vise à reconstituer les étapes manquantes, notamment du côté de Boccace. Cette approche 'historique' de la correspondance originale des deux *sodales* est tout à fait inédite et sera sans aucun doute fondamentale pour la reconstruction des 'vrais' débats qu'ils affrontèrent avant le *labor limae* que l'Arétin a apporté à ses textes. G. Albanese, dans la première partie de la contribution, dirige en particulier l'attention sur le cas où l'absence d'une rédaction γ n'indique pas nécessairement sa perte, mais plutôt une exécution plus formelle au niveau de l'envoi, comme en témoignent les deux *Familiars*, la XXI 15 et la XXIII

5. Pour les épîtres de Boccace, cf. Giovanni Boccaccio, *Epistole e Lettere*, éd. par G. Auzzas, avec la contribution d'A. Campana, dans *Tutte le opere di Giovanni Boccaccio*, éd. par V. Branca, V 1, Milan, Mondadori, 1992.

6. Gabriella Albanese, « La corrispondenza tra Petrarca e Boccaccio », dans *Motivi e forme delle Familiari di Francesco Petrarca*, Gargnano del Garda (2-5 octobre 2002), éd. par C. Berra, Milan, Cisalpino, 2003, p. 39-97, p. 58 (Tableau récapitulatif p. 85-97).

19, vraies déclarations publiques des positions de Pétrarque sur Dante et sur la *lex imitationis*. De surcroît, le pourcentage de textes γ augmente si l'on considère aussi les épîtres que Pétrarque n'a pas incluses dans ses recueils (*Disp.* 40 = *Misc.* 1 ; *Disp.* 46 = *Var.* 25 ; *Misc.* 10 ; *Var.* 65 = texte gamma de *Sen.* V 1) et la seule *Epyst.* III 17, dont on peut retrouver la rédaction originale dans le manuscrit Laur. Strozzi 141.

Ce déséquilibre entre les deux 'épistolaires' tient incontestablement, comme cela a été souvent précisé, au soin différent que les deux amis ont réservé à leurs missives, correspondant à une conception différente du genre épistolaire. Boccace n'a transcrit que sept des vingt-cinq épîtres qui sont arrivées jusqu'à aujourd'hui dans ses *Zibaldoni*⁷. L'exemple de Pétrarque visant à édifier l'identité intellectuelle de leur auteur opère, par ailleurs, une incontestable codification du genre après la découverte des *Familiars* de Cicéron en 1345, s'imposant comme modèle parfait de l'épistolographie à la fin du XIV^e et au XV^e siècles sous le signe de la littérature. Une littérature qui tient, bien évidemment, à l'élégance cicéronienne de l'écriture de Pétrarque tout autant qu'aux contenus des épîtres. Ceux-ci ont été proposés à la discussion par Marco Petoletti (« *Quid tuum seu a te factum non laudem ?* » *Amitié intellectuelle et culture dans les lettres de Boccace à/sur Pétrarque*) lequel, en philologue, parcourt d'abord les étapes 'textuelles', c'est-à-dire les témoignages, dans les manuscrits, du rapprochement progressif entre les deux écrivains avant la rencontre de 1350 : six textes de Pétrarque : quatre lettres en vers (I 14 « ad se ipsum », I 4 adressée à Dionigi, I 13 encore à Dionigi, I 12 à Mastino della Scala) et la bucolique *Argus* avec la lettre à Barbato da Sulmona de 1347 qui accompagnait la copie de l'églogue. Ces textes sont recueillis dans le *Zibaldone laurenziano* Plut. 29.8, où Boccace ajoutera le *Privilegium laureationis* et quelques compositions en vulgaire, ainsi que certaines postérieures à 1350. Petoletti souligne bien une relation à distance faite de dons de livres. Comme seul exemple de réciprocité, il suffit de penser aux magnifiques *Enarrationes in Psalmos* d'Augustin

7. Les épîtres I, II, III, IV et VI sont autographes dans le *Zibaldone Laurenziano* 29.8, tandis que les VIII et IX le sont dans le *Zibaldone Magliabechiano*, cf. *Gli Zibaldoni di Boccaccio. Memoria, scrittura, riscrittura*. Actes du Seminario internazionale di Firenze-Certaldo, 26-28 aprile 1996, éd. par M. Picone et C. Cazalé-Bérard, Florence, Cesati, 1998 ; Marco Petoletti, « Gli Zibaldoni di Giovanni Boccaccio » et avec Stefano Zamponi, « Schede 56 et 57 », dans *Boccaccio autore e copista*, Catalogue de l'exposition (Florence, Biblioteca Medicea Laurenziana, 11 octobre 2013-11 janvier 2014), éd. par T. De Robertis, C.M. Monti, M. Petoletti, G. Tanturli, S. Zamponi, Florence, Mandragora, 2013, p. 291-299, 300-313, 313-326.

aujourd'hui conservées à Paris, Bibliothèque nationale de France, lat. 1989¹⁻², que Boccace avait offertes à son ami en 1355 (cf. *Fam.* XVIII 3), et à l'envoi par ce dernier de ses *Invective contra medicum*. Mais on peut aussi penser aux partages de textes comme l'atteste le ms. de la Biblioteca Nazionale Marciana, grec IX 29 (1007) de Venise, avec l'*Odysée* d'Homère en grec copiée et traduite par Léonce Pilate avec les gloses des mains des deux amis. La question philologique des deux Sénèques est particulièrement intrigante : Sénèque moral et Sénèque tragédien, distincts selon Boccace (qui ne différenciait pas, comme on le sait aujourd'hui, entre Sénèque l'ancien, le rhétoricien, et son fils, auteur des œuvres morales et des tragédies). Le *studioso* milanais suit cette question à travers les différences de positions entre les deux écrivains. L'épître connue de Pietro Piccolo di Monteforte, troisième correspondant sur cette question, à Boccace, mais aussi des notes du ms. Bruxelles, Bibliothèque royale de Belgique, 9476-9478, f. 127v, où un glosateur anonyme donne raison à Boccace, sont des témoins de cette différence. Le manuscrit ouvre cependant une question nouvelle bien plus importante que Petoletti a pu présenter lors de ces rencontres tourangelles : l'attribution à Boccace lui-même d'un petit poème inédit jusqu'à aujourd'hui, conservé à Florence dans la Bibl. Laurentienne, Strozzi 152, f. 92v, en réponse à trois vers assez mystérieux et difficiles à comprendre de Pietro Piccolo sur l'œuf magique du Castel dell'Ovo de Naples contenus dans le ms. Il faudra désormais compter ce poème parmi les *carmina* du *Certaldese*, qui témoignent de l'intense rapport culturel entre Boccace et Pietro Piccolo. L'attribution de M. Petoletti confirme ainsi celle qui avait été faite, pour les mêmes vers, par Alessandra Forte dans un travail qui vient de sortir⁸.

8. Alessandra Forte, *Intorno ai mss. danteschi Strozzi 152 e Additional 19587: una prima collazione iconografica*, dans *Oltre le righe. Usi e infrazioni dello spazio testuale*. Atti del Seminario dottorale e postdottorale (Pise, Scuola Normale Superiore, 19-21 octobre 2017), éd. par V. Allegrini, S. De Simone, A. Forte, D. Panno-Pecoraro, Pise, Edizioni della Normale, 2021, p. 103-121 ; de façon indépendante et dans le même laps de temps, Marco Petoletti a découvert ce groupe de versets en analysant le même ms. Strozzi 152, d'après les indications qui étaient contenues dans Francesco Sabatini, *Napoli angioina. Cultura e società*, Naples, Edizioni scientifiche italiane, 1975, p. 95. Roberta Morosini (Roberta Morosini, « Boccaccio and the Mediterranean legend about Virgil the magician and the Castle of the Egg in Naples with a note on ms. Strozzi 152, *Filocolo* IV 31 and *Decameron* X 5 », *Scripta Mediterranea*, 23, 2002, p. 13-30; *Ead.*, « Ancora Boccaccio e i "franceschi romanzi" : "Ki vertè trespasse et laisse" ovvero gli 'ignoranti', i maghi e i loro "fabulosi parlari" », dans *Boccaccio e le letterature romanze tra Medioevo e Rinascimento*, éd. par S. Mazzoni, Florence, Alinea Editrice, 2006, p. 135-157; *Ead.*, « Napoli: "spazi rappresentativi" della memoria », dans *Boccaccio geografo. Un viaggio*

C'est sur un aspect particulier de la correspondance entre les deux amis que se penche Paolo Rigo (« *Scribis nescio quem Petrum...* » : *Petrarca, Boccaccio e la disfida sulle profezie*) à savoir les opinions et croyances concernant les prophéties (et le monde des visions) de Pétrarque. Rigo arrive avec *maestria* à montrer la façon par laquelle, à travers ce motif et à travers Boccace comme interlocuteur privilégié, Pétrarque continue son œuvre d'autopromotion et d'édification de soi comme 'personnage'. Dans une lettre envoyée à Giovanni D'Andrea, *Fam. V 7*, Pétrarque avait illustré de façon très ambiguë son approche à cette thématique. C'est un thème qui sera développé dans le quatrième livre de *Rerum memorandarum libri* (dans lequel le paragraphe 40 intitulé, précisément, *De sompniis*) mais, surtout, dans les *Seniles*. Dans la collection des lettres de la maturité, à ce sujet, le nom de Giovanni Boccaccio se détache comme interlocuteur privilégié. La succession de l'examen des textes, qui forment l'échange de lettres, confère le caractère d'un véritable 'défi' thématique, dans lequel Pétrarque se présente aux lecteurs, Boccaccio *in primis*, comme le dernier vrai 'prophète'. La *Sen. I 5* qui lui est adressée, à la rubrique évocatrice (*Ad Iohannem de Certaldo, de vaticinio morientium*) du 28 mai 1362 est l'une des plus remarquables à ce sujet. À cette date Boccace avait déjà reçu la visite d'un moine disciple de Pietro Petroni qui, sur le point de mourir, lui aurait prédit un avenir sinistre s'il continuait à composer des œuvres littéraires 'légères'. L'évocation de la part de Pétrarque à distance d'un an de cette circonstance, selon l'hypothèse de Rigo, réside dans le fait que Boccace, sur un plan poétique, s'était engagé, comme lui-même, à valoriser le médium de la *visio* en tant qu'instrument rhétorique. Il suffit de penser non seulement à l'*Amorosa Visione*, mais aussi au *De casibus*. Boccace suit la voie ouverte par Pétrarque, qui avait déplacé un motif prophétique sur le plan de la poétique : « l'intenzione di Petrarca potrebbe essere stata quella di autoproclamarsi, anche attraverso questi piccoli *escamotages*, quale vero e proprio Sapiente, l'unico in grado, anche se a tinte fosche, di gettare uno sguardo sulla Verità » (p. 116).

nel Mediterraneo tra le città, i giardini e... il "mondo" di Giovanni Boccaccio, éd. par R. Morosini, Florence, Mauro Pagliani, 2010, p. 179-204) cite les mêmes vers mais pour contester la paternité de Boccace et de Pietro Piccolo alors qu'Angelo Piacentini (A. Piacentini, « Carmina », dans *Boccaccio autore e copista, op. cit.*, p. 223-229) fait état lui aussi des vers mais sans transcription. Je tiens toutes ces références bibliographiques de l'article d'Alessandra Forte. Une version plus argumentée et approfondie de la question sera traitée dans un chapitre de la monographie à laquelle elle travaille actuellement.

Boccace est encore et surtout entre Pétrarque et Dante dans la *Fam. XXI 15*, que Marco Ariani (*Fam. XXI 15 : un manifesto per la poesia volgare ?*) analyse, de façon tout à fait originale, non tant comme l'a fait la critique pour cautionner l'aversion de l'Arétin envers le Florentin, mais comme un manifeste-traité de critique littéraire sur la poésie en langue vulgaire. En se positionnant décidément en opposition à la ligne exégétique suivie jusqu'à présent par nombre de spécialistes, Ariani retrouve dans la missive un jeu métaphorique qui vise à une identification du rédacteur avec le Dante auteur en vulgaire. Le malentendu, selon Ariani, part de la mauvaise interprétation du terme « vulgaris » qui a été rendu synonyme de « populaire », sans y voir la valeur technique et donc l'absence de mépris et sans observer que le terme était associé aux contenus *nobiles*. Le premier axe des *metaforae continuae* qu'Ariani retrouve se réfère à Boccace, associé à l'image d'un *adulescentulus* qui parcourt la voie de la gloire littéraire, de la *virtus*. Dante et sa *laus* constituent le deuxième axe bâti sur la sémantique de l'*altitudo* de la poésie vulgaire du poète florentin dans un jeu de miroirs avec Pétrarque lui-même qui, d'après l'analyse d'Ariani, ambitionne de s'identifier, du moins partiellement, avec l'auteur de la *Commedia*. Cette identification constitue le troisième volet métaphorique, disposé justement sur l'excellence de la poésie vulgaire. La différence avec Dante (et aussi avec Boccace) consiste donc uniquement dans le parcours l'éloignant de la poésie vulgaire qu'à un moment de sa vie Pétrarque avait choisie, sans pour autant renier son expérience passée. Sa réticence envers le poète de la *Comédie*, au point d'en occulter même le nom, et qui a été prise comme une preuve de son antipathie, est considérée, au contraire, comme une volonté de protéger Dante des curiosités déplacées. Le paramètre qui permet à Ariani de pouvoir développer cette analyse inédite de la *Fam. XXI 15* est le destinataire, c'est-à-dire Boccace lui-même, le seul interlocuteur possible grâce à ses compétences littéraires, son intimité amicale et sa connaissance de Dante, le seul qui aurait compris le sincère éloge du poète de la *Comédie*.

II

L'approche d'Ilaria Tufano (*L'amicitia nelle epistole di Boccaccio*) dans son approfondissement d'un thème qui, comme elle l'annonce elle-même, est central dans l'œuvre et la vie de Boccace, se positionne dans une tendance de la critique qui s'oriente de plus en plus vers une valorisation

du *Certaldese* par rapport à l'opinion classique qui le voulait « fidèle » à l'enseignement de son aîné. La chercheuse se concentre notamment sur les quatre premières épîtres, datées de 1339, et repositionnées dans leur succession originelle, dans lesquelles elle retrouve certaines des thématiques qui seront développées dans les années de la maturité de façon autonome par rapport à l'influence de Pétrarque. La découverte de « l'autonomia del programma di autobiografia culturale di Boccaccio rispetto a quello di Petrarca, con cui pure verrà a convergere » (p. 160) mène Ilaria Tufano à un dépouillement profond des motifs qui en sont à l'origine, et organisent les épîtres qui ont comme toile de fond le *De amicitia* de Cicéron. Ce sont des motifs qui germent déjà à cette époque dans le système culturel et moral de Boccace (bien avant, donc, la rencontre avec Pétrarque et son présumé ascendant) : l'exigence pour le *sapiente* du célibat, l'échange des livres, la lecture des classiques comme *exemplum morum* entre autres.

Loredana Chines (*Padri allo specchio : Petrarca e Boccaccio*) aborde le volet privé des deux écrivains, peu exploré mais qui mérite la plus grande attention, en particulier leur rapport à la paternité et leur confrontation sur ce sujet. À côté des écrivains dialoguant de poétique et de littérature, L. Chines trace, à travers leur correspondance, un portrait des hommes, des pères, qui discutent des joies et des difficultés qu'ils ont rencontrées avec leur progéniture, ainsi que l'attitude d'un Pétrarque distant et concentré sur lui-même à la différence d'un Boccace chaleureux et émouvant.

Ce sont ces mêmes traits que l'on retrouve dans l'une des plus belles épîtres de Boccace, celle adressée à Francescuolo da Brossano, la XXIV de l'édition Auzzas, qui suit la nouvelle de la mort de son ami. L'épître est, bien qu'au sein des analyses différentes et complémentaires, centrale dans les deux contributions de Paolo Viti et Enrico Fenzi. Le premier (*Francesco Petrarca « pater » e « preceptor » di Giovanni Boccaccio*), par une « lecture » minutieuse et poussée jusqu'à détailler les effets recherchés à travers la langue employée par Boccace, souligne une fois de plus les manifestations d'un réel attachement personnel et pas seulement littéraire du *Certaldese* à son « *pater* » e « *preceptor* ». Entre politique et poétique, l'étude d'Enrico Fenzi (*I « Versus ad Affricam » di Giovanni Boccaccio e i « Metra » di Coluccio Salutati : note su un capitolo di politica culturale*) éclaire le lecteur sur le devenir du poème de Pétrarque inachevé, l'*Africa*. Ce poème que se disputaient les écrivains padouans et florentins est paradigmatique des modalités (et parfois, comme dans

ce cas spécifique, des controverses sous-jacentes) qui façonnaient les débats culturels dans cette fin du XIV^e siècle. Fenzi part de la décision de Pétrarque de s'établir en Italie, de choisir Milan au lieu de Florence et des réactions provoquées par cette décision parmi ses amis. En prenant la diffusion et la publication de l'*Afrique* comme axe de sa réflexion, le *studioso* démontre le lien étroit entre ce qui peut paraître uniquement comme une initiative culturelle, un hommage à Pétrarque, et une vraie action politique. La réflexion suit les échanges épistolaires que, du vivant de Pétrarque lui-même jusqu'à l'épître de Boccace à Francesco de Brossano – dont Fenzi livre ici une nouvelle édition avec traduction italienne –, qui fut suivie, probablement dans les premiers mois de 1375, par les *Versus ad Affricam*, tissent autour du poème les Padouans et les Florentins avec Coluccio Salutati à leur tête après avoir repris le flambeau à la suite de la mort de Boccace. Si les débats semblent se concentrer principalement sur les modalités de la publication du poème – en le soumettant à des révisions pour lesquelles le chancelier florentin s'était lui-même proposé ou bien en le publiant en l'état selon les Padouans – en réalité celles-ci cachent des programmes politiques culturels bien clairs. D'une part, comme il est prévisible, les Padouans avaient l'intention de profiter de la disparition de Pétrarque à Arquà dans leur territoire ; d'autre part, les Florentins essayaient de récupérer, à la gloire de leur ville, l'écrivain après sa disparition, n'ayant pas réussi à le faire de son vivant.

On connaît la conclusion de cette affaire qui sera effective avec la publication entre 1395 et 1396 du poème, sans aucune révision, par les soins du jeune Pier Paolo Vergerio chargé par les Padouans qui n'ont pas su – ou voulu – trouver quelqu'un à même d'apporter les corrections qu'ils considéraient, eux aussi, nécessaires.

Si Florence a toujours été un élément axial, au moins à partir de son retour en 1341, de la vie politique et culturelle de Boccace, la distance, tout aussi politique que culturelle, affichée par Pétrarque envers la ville toscane constitue sans doute l'élément qui a le plus divisé les deux amis. Les rapports qui y sont noués avec les familles ou les personnages les plus éminents, les Acciaiuoli, les de' Rossi, Francesco Bruni, Francesco Nelli et les autres personnages qui animent la vie politique et culturelle de la ville toscane, tissent la trame d'un réseau épistolaire étendu.

Sur les premiers et en particulier sur Nicola, Lapa et Andreina Acciaiuoli, Marco Cursi (*Nicola, Lapa, Andreina : gli Acciaiuoli tra Petrarca e Boccaccio*) s'est penché en articulant les relations qu'ils ont entrelacées avec Boccace et Pétrarque grâce au médium de l'épître

étudiée dans une perspective ‘matérielle’, c’est-à-dire dans les pratiques graphiques que les rédacteurs adoptaient lorsqu’ils décidaient de se servir de ce moyen de communication, avec une attention particulière à l’écriture des deux sœurs Acciaiuoli à une époque où les femmes n’avaient accès à l’écriture que de façon épisodique. Parmi toutes ces relations domine naturellement la figure de Nicola, Grand Sénéchal du royaume de Naples depuis 1348, et au centre d’une forte politique népotiste visant à constituer un noyau personnel et familial au cœur du pouvoir angevin. Le *corpus* (83 épîtres de Nicola dont 63 entièrement autographes, huit d’Andreina dont deux autographes et une de Lapa) que Corsi a examiné se révèle fort stimulant dans le cadre de la production épistolaire de la fin du Moyen Âge ; les missives écrites par Nicola se caractérisent par les traits du personnage. Elles sont, pour la plupart, en langue vulgaire selon la pratique courante de la lettre *mercantile*, milieu duquel Nicola était originaire, et répondent à la nécessité politique de tout contrôler, liée à sa fonction. Aucune des épîtres que, suppose-t-on, Nicola a dû envoyer à Pétrarque (nous avons un témoignage indirect de l’une d’elles) ou à Boccace ne nous est parvenue, la plupart étant adressées à des membres de sa famille. Leur lecture révèle une mauvaise connaissance du latin confirmant ce que Boccace écrivait à Francesco Nelli (*Ep.* XIII de l’édition Auzzas) le 28 juin 1363 à propos de la culture du Grand Sénéchal. La lecture des épîtres des Acciaiuoli s’est révélée d’une grande importance pour éclaircir aussi le milieu dans lequel évoluaient les femmes de cette puissante famille ; si les épîtres des deux sœurs se caractérisent par des contenus différents (Andreina écrit davantage de mondanités, Lapa de gouvernance de la famille et d’administration), si leur écriture est incertaine et peu élégante graphiquement, si la langue est, du moins pour Andreina, un mélange de florentin et de napolitain, elles révèlent une volonté d’indépendance et une liberté inhabituelles pour les femmes de cette époque.

Les deux études de Laura Regnicoli et Elsa Filosa ramènent encore le lecteur à Florence et dans les milieux « politiques » de la famille de’ Rossi.

Si, comme le dit en ouverture de sa recherche Laura Regnicoli (*Boccaccio e la consorterìa fiorentina de’ Rossi*), la famille de’ Rossi est connue notamment pour la *Consolatoria* de Boccace à Pino, ses liens avec le *Certaldese* étaient beaucoup plus étendus et entremêlés. La naissance et le développement de la *consorterìa* de’ Rossi sur laquelle beaucoup restent encore à découvrir, permettent cependant de reconstruire déjà les relations de nature différente, économique, sociale, politique,

culturelle avec les trois branches de la famille. En particulier, Regnicoli met en lumière le lien avec Adriano de' Rossi, auteur du petit *canzoniere* en vulgaire et copiste du *Teseida*, et le cercle qui gravitait autour de lui dont le notaire Domenico Silvestri, tous deux voisins de Boccace dans le *popolo* de Santa Felicità. Si L. Regnicoli pense que « Lapo e Francesco [de la branche des Fornai de' Rossi], insieme ad altri partefici [della parte guelfa], abbiano giocato un ruolo significativo nel ritorno di Boccaccio alla politica negli anni Sessanta » (p. 290), c'est toujours grâce aux de Rossi qui s'étaient installés au Tyrol que Boccace fut chargé par la commune florentine, en tant qu'ambassadeur auprès du duc de Bavière en 1351 de quérir de l'aide contre les Visconti. Malgré le manque de documents directs, il semblerait aussi que Boccace ait eu des relations d'amitié avec Betto, appartenant à la troisième branche des de' Rossi, celle des Iacoppi et frère du plus célèbre Pino, lié à son tour au Grand Sénéchal Nicola Acciaiuoli et au royaume de Naples où il s'était installé.

Elsa Filosa (*Il contesto storico e politico della Consolatoria a Pino de' Rossi*), pour sa part, approfondit les rapports de Boccace avec Pino et analyse notamment l'épître que le *Certaldese* lui écrit à la suite de son exil après la tentative de coup d'État de 1360, en tant que document historique et non 'rhétorique', littéraire ou bien consolatoire. Les résultats de cette analyse sont inattendus et jettent un regard insolite sur toute l'affaire car la missive prend les formes d'un véritable petit livret de défense des accusés. Filosa, avec des arguments convaincants, restreint la date de composition de l'épître après le 10 octobre 1361, date de l'exécution de Bocchino Belforti, beau-frère de Pino et seigneur de Volterra, où les conjurés avaient trouvé refuge. La mort de ce dernier entraîne donc un nouveau déplacement et le début du 'vrai' exil pour Pino. La *consolatoria*, outre à satisfaire le but pour lequel elle avait été composée, la consolation, s'acquitte aussi d'un rôle politique tant pour Pino, en proclamant, dans une forme rhétorique et littéraire, son innocence, que pour Boccace qui espérait pouvoir tirer des avantages du retour à Florence de Pino. L'analyse de Filosa met de plus en évidence un aspect de la position politique de Boccace qui n'a pas été assez souligné, à savoir sa position contre la faction la plus extrême et oligarchique de la *Parte guelfa* représentée par la famille des Albizzi, qui se positionnait dans l'échiquier florentin contre la faction plus modérée guidée par les Ricciardi. C'était probablement cette dernière que soutenait Pino, et vers laquelle allaient les sympathies de Boccace.

La correspondance de Francesco Bruni, étudiée par Igor Candido (*Da Avignone a Roma e ritorno : le lettere perdute di Francesco Bruni a Petrarca, Boccaccio, Salutati, e tre inedite a Francesco e Bene del Bene*), amène encore le lecteur dans des dynamiques politiques, cette fois curiales. Comme dans le cas de Boccace, une grande partie de la correspondance de Bruni est perdue et les relations avec ses interlocuteurs peuvent être reconstituées principalement par leurs textes. C'est ce qu'Igor Candido fait notamment pour Pétrarque et Salutati. L'analyse détaillée de ces échanges met en lumière la diversité des approches du "genre épître", ainsi que la présence d'un certain nombre de nœuds structurants dans la pensée et la stratégie d'écriture des correspondants de Bruni. Les échanges avec Pétrarque, qui s'inaugurent avec la *Fam.* XXIII 20 7 et qui sont les plus nombreux, tout en affrontant des thématiques chères au poète – la réflexion sur la mort (*Sen.* I 7), sur la richesse et la vertu (*Sen.* II 2), sur la liberté de l'écriture (*Sen.* II 3, VI 3), sur le rapport entre vérité et rhétorique (*Sen.* VI 3), etc. – ne révèlent pas moins sa démarche visant à construire toujours l'image d'un sage détaché des biens de ce monde et consacré à l'*otium* littéraire (*Sen.* I 3, VI 3). Les contradictions ne manquent cependant pas, car malgré une volonté affichée de polémique envers la curie papale, envers les cardinaux et envers Bruni qui est soupçonné de s'y être bien adapté, Pétrarque n'arrive pas à camoufler jusqu'au bout son désir d'obtenir des bénéfices ecclésiastiques (*Sen.* IX 2, *Disp.* 73 [= *Var.* 15]) pour l'attribution desquels Bruni occupait une place de premier plan à la curie. C'est toujours dans les contextes professionnels, et avec le but de l'obtention de postes auprès de la papauté que se déroule la communication avec Coluccio Salutati entre 1367 et 1380 et avec la famille des del Bene qui est liée à Bruni par des rapports d'amitié, tout autant que la famille de Boccace. Néanmoins, alors que, sur les rapports avec Boccace on n'a que des informations indirectes et aucun témoignage épistolaire, nous avons des missives échangées avec les membres des del Bene. On doit à Witt la découverte de trois épîtres de Bruni à l'*Archivio di Stato di Firenze, Carte del Bene* 49 qu'Igor Candido publie pour la première fois dans l'annexe à la fin de sa contribution. Ces épîtres, datées de 1364 à 1373, sont fort précieuses pour montrer la délicatesse des équilibres politiques entre Florence et la curie papale qui, dans ce cas spécifique, se développent autour du bénéfice ecclésiastique de Santa Maria Sopra Porta.

Grâce à l'édition d'Igor Candido, qui a ainsi accompli l'un des *desiderata* de Witt dans l'attente de l'édition à laquelle Candido lui-même travaille actuellement, du « copialettere » entier que Francesco

Bruni a réuni à Avignon probablement dans les années 1363-1364, notre connaissance du maigre épistolaire de Bruni a été accrue en particulier concernant la famille des del Bene en complétant, provisoirement, le *corpus* de sept épîtres qui avaient été déjà publiées par Gene Brucker.

La contribution de Marco Veglia ramène les lecteurs dans le pur domaine de la poésie. La question concernant le rapport entre vérité et poésie, décliné dans les modalités de la *théologie poétique* sur laquelle Boccace s'interroge sans cesse au long de sa vie, est au cœur de son étude (*Poesia e verità. Sull'epistola X del Boccaccio*). L'identité de la poésie et de la théologie, c'est-à-dire la dimension de l'élégance verbale étayée par une « bonne vie », parcourt l'expérience existentielle et poétique du *Certaldese* et marque, sans aucun doute, la différence majeure entre lui et Pétrarque, sur les choix de vie ainsi que sur le plan politique et plus généralement sur le plan littéraire. Veglia suit cette prise de conscience à travers les épîtres XIX à Iacopo Pizzinga et XIII à Francesco Nelli, et surtout la IX à Zanobi da Strada et la X à Pétrarque, les deux de 1353 ; c'est dans cette dernière que la 'théorisation' de la pauvreté et de la liberté qui l'accompagne, sujet de la missive à Zanobi, dévoile son côté pragmatique avec l'application dans la vie, soulignant la déception de voir son aîné ne pas se conformer en actes au monde évoqué par ses mots. C'est cette concordance entre vie et littérature qui définit l'humanisme de Boccace dans son essence, et que Veglia souligne par l'analyse de la forme-épître adressée à Pétrarque, à savoir le genre bucolique renaissant. L'initiative de réemployer ce genre qui, depuis l'Antiquité jusqu'à la reprise de Dante, est censé exprimer le retour à la naturalité de la vie humaine, n'est pas anodine dans la missive à Pétrarque, sous-entendant la séparation anti-humaniste patente entre vie et parole du *magister*.

Monica Berté (« *Scripta rurali calamo* » : *una lettera di Petrarca a Benintendi Ravegnani* [*Disp.* 41 = *Var.* 10]) nous introduit dans le milieu vénitien de Pétrarque en s'arrêtant sur un épisode de sa correspondance avec Benintendi Ravegnani, dont témoigne la *Disp.* 41 (= *Var.* 10) dans laquelle la *studiosa* fournit une nouvelle édition accompagnée de sa traduction. L'étude de l'épître, outre qu'elle renseigne sur l'amitié qui liait Pétrarque au chancelier de la *Serenissima*, atteste l'estime poétique qu'il devait lui inspirer. Cédant enfin, après une deuxième épître, à la requête de Ravegnani de composer une épitaphe pour la mort du doge Andrea Dandolo, Pétrarque lui envoie la missive qui est analysée dans cette étude accompagnée des vers *in morte*. Cependant, d'emblée, le procédé de composition étonne. Il est complété par un certain nombre de

leçons marginales à côté de *loci* sur lesquels il était resté dans le doute en exhortant Benintendi à choisir. Si M. Berté attribue cette démarche, pourtant probablement répandue parmi les contemporains, au peu d'intérêt que le poète devait avoir pour cette composition, il n'en reste pas moins que Pétrarque confie au destinataire une fonction primordiale en le jugeant digne de cette tâche.

Ce volume n'a pas l'ambition d'être exhaustif sur la thématique liée aux réseaux culturels nés des échanges épistolaires qui se sont organisés autour des deux fondateurs de l'Humanisme, mais il revendique celle d'avoir voulu poser certaines questions qui méritent, pour chacune, d'être encore examinées, ainsi que l'espoir que celles-ci ouvrent vers de nouvelles connaissances et de nouveaux approfondissements. Chacun des textes qui sont ici recueillis a le mérite, dans sa spécificité, de montrer un certain nombre de constantes : un échange entre les deux amis qui ne se résume pas aux seuls témoignages que l'on possède ; leurs personnalités, fort discordantes sur le plan personnel, déterminant leurs choix et leurs différences mais aussi leur proximité de vues culturelles ; la forte imbrication de laquelle ressort la confirmation d'une relation qui n'est pas nécessairement articulée entre les rôles d'un *magister* et un *discipulus* ; l'enchevêtrement entre politique et culture ; un réseau commun de correspondants d'échange de livres, d'opinion, de discussions.

Il ne me reste qu'à remercier avec sincérité toutes et tous les participant(e)s qui, avec leur présence et leurs compétences, ont donné un exemple de la validité plus que jamais actuelle du dialogue culturel et de la portée que les conversations peuvent avoir, qu'elles soient épistolaires ou en présentiel.

Sabrina FERRARA
Centre d'études supérieures de la Renaissance,
Université de Tours